

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 9

Artikel: L'emploi de l'artillerie d'après les exigences nouvelles du combat de l'infanterie et en vue d'une union plus intime des deux armes
Autor: Pistojs / Fonjallaz, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EMPLOI DE L'ARTILLERIE

D'APRÈS LES

exigences nouvelles du combat de l'infanterie

ET

en vue d'une union plus intime des deux armes

Le major Pistoï, connu déjà de nos lecteurs, a publié dans la *Rivista di artiglieria e genio*, livraison de juillet-août 1903, un nouvel article intéressant à plusieurs égards.

Quoiqu'il ne s'occupe pas directement des conditions militaires de notre pays, — l'auteur reproduit les idées généralement admises en Italie, — ce travail sera lu certainement avec intérêt en Suisse.

Les idées exposées et discutées ont l'avantage d'être dégagées de prétentions et elles nous paraissent empreintes d'un grand sens pratique. Elles s'adressent non seulement aux officiers d'artillerie, mais à tous les officiers, et si elles prêtent à discussion le résultat ne peut être que salutaire.

La *Revue militaire suisse* a publié, dans sa dernière livraison (n° 8, août 1903), une analyse très complète de la nouvelle artillerie de campagne italienne. La dernière partie de cet exposé parle des deux écoles en présence; nous verrons dans notre résumé ce même sujet discuté par le major Pistoï.

* * *

Le règlement pour l'instruction de l'infanterie (1892) enseigne, parlant de l'attaque, « que dans toute la ligne de bataille il ne doit y avoir qu'une seule idée : En avant, toujours en avant et à tout prix ».

Les instructions ou normes générales pour l'emploi tactique

des grandes unités de guerre¹ disent d'autre part : « En général c'est l'effet du feu qui décide l'ennemi à battre en retraite ».

Ces deux phrases sont caractéristiques et l'auteur voudrait les voir écrites, la première en lettres rouges, la seconde en lettres grises, tant est diverse la sensation qu'il éprouve en les lisant. Tandis que l'une symbolise le bersagliere superbe courant la plume au vent à l'assaut, l'autre n'évoque que le bruit sec et bref des détonations. Plus de marche finale au signal de l'attaque pour jeter en *cadence accélérée* les troupes à l'assaut.

C'est donc d'une manière fort différente d'autrefois que l'ennemi devra évacuer la position et ce fait résume en substance toute la tactique. Cependant l'homme est resté ce qu'il était il y a dix ans et le fusil et la poudre sans fumée employés en 1892 le sont encore en 1903. Nous serions dès lors tentés de croire que le changement survenu n'a été adopté que par amour de la nouveauté ou pour rendre hommage au précepte napoléonien qui veut un changement de la tactique tous les dix ans.

Il n'en est point ainsi. La cause essentielle du changement ne réside pas dans l'effet du feu, mais dans la manière d'apprécier les résultats. Cette appréciation ne se fera jamais exactement avec les données des places de tir ; souvent l'expérience d'une guerre ne nous donnera pas même des indications claires et précises.

Ici le major Pistoja aborde l'actualité du moment, la guerre sud-africaine. Il se garde pourtant de tirer des conclusions absolues, et avec finesse, il reconnaît que les sources *pures* auxquelles beaucoup d'écrivains ont eu recours ne sont pas très nombreuses. Ceci fait au moins espérer que ce nombre limité est compensé par une sincérité évidente.

Il reste en tout cas le fait incontestable que des troupes nombreuses, ordonnées, bien équipées, sûres d'une victoire facile, ont été arrêtées par d'autres troupes sans organisation militaire sérieuse et sans autre équipement qu'un bon fusil, un poing de fer et un cœur d'acier.

¹ Ces normes donnent les idées fondamentales pour l'élaboration des règlements tactiques des diverses armes. Le chroniqueur italien de la *Revue militaire suisse* en a donné un compte rendu sommaire dans la livraison de juillet 1903, page 571. Les règlements tactiques de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie allant être publiés, une étude plus détaillée de ces instructions s'imposera peut-être.

Ce fait enregistré, il faut l'expliquer et là les divergences d'opinions commencent. D'un côté nous trouvons ceux qui soutiennent que les troupes anglaises ont été mal conduites et n'ont pas su appliquer les enseignements du temps de paix ; de l'autre, ceux qui jurent qu'aucune troupe, fût-elle bien conduite ou non, n'aurait pu résister aux tirs des Bœrs dont toutes les balles touchaient le but.

Ce n'est pas un mérite d'affirmer que la vérité n'est pas et ne peut pas être seulement d'un côté.

S'il est difficile d'établir, à force de si et de mais, pourquoi la victoire sourit à tel des combattants, il est hors de doute que l'effet d'un feu bien dirigé et bien conduit se manifeste comme vraiment extraordinaire. Pour diminuer cet effet du feu ennemi et accroître en même temps celui du nôtre, nous n'hésiterons pas à adopter des formations minces, peu vulnérables et d'un front très étendu. C'est là ce qu'il est urgent d'obtenir. Peu importe les moyens à l'aide desquels on conciliera ces exigences avec celles du commandement et avec d'autres ; l'essentiel est d'adopter les formations indispensables.

A mon tour je voudrais écrire en lettres d'un caractère spécial, — le major Pistoij me le permettra, — sa déclaration touchant le but essentiel : « Il ne sera pas facile de l'atteindre, car il faudra se dépouiller d'une légion de *préjugés* et jeter aux orties le fardeau des traditions qui pèse sur nos épaules : ces préjugés, ces traditions veulent qu'en exaltant la puissance du feu on rabaisse le courage moral et la valeur personnelle. »

Oui, certes, c'est bien par les préjugés que les armées s'immobilisent et cette plaie est pour nous en Suisse aussi malencontreuse que celle des tâtonnements et des essais continuels.

Or, où en arriverons-nous si l'on ne peut passer pour avoir la tête en place qu'en répétant à satiété : en avant, toujours en avant et à tout prix ? En présence du fusil moderne bien manié, on en arrive tout simplement au sacrifice de son existence. Que cela soit un acte beau et généreux, nul ne le conteste, mais que le pays n'attende pas autre chose de ses soldats, c'est contraire à la vérité.

Le soin assidû avec lequel la guerre du Transvaal a été

étudiée dans tous ses détails est un indice révélateur de l'impatience avec laquelle on attendait une sanction pratique des nouveaux armements. Les conséquences ont été passablement exagérées; on a perdu toute mesure. Tous les enseignements qu'on a tirés des faits sont justes au titre absolu, mais non plus — dans leur ensemble —, si l'on prétend les appliquer aux exigences particulières d'une guerre européenne.

La bataille est en somme un ensemble d'épisodes dans chacun desquels les conditions des belligérants pourront être égales à celles des troupes sud-africaines. Les enseignements à en déduire s'appliquent aux troupes qui n'ont toutefois qu'une liberté limitée dans le choix du terrain de combat.

Du moment que l'on ne peut pas choisir son terrain, disons bien haut qu'il faut pouvoir combattre n'importe où pourvu qu'on le fasse avec les moyens appropriés. Inutile par conséquent de nous perdre dans de longues dissertations sur la valeur plus ou moins réelle de la défensive par rapport à l'offensive et vice versa. Nous savons que, sauf circonstances exceptionnelles, aucun des belligérants ne choisira la défensive car, quoi qu'on en dise, cette façon de combattre ne peut conduire à des résultats positifs. On ne peut ériger la défensive en un système de guerre, quelque favorables que lui soient les armes actuelles. Seules de petites troupes tiendront tête à des forces supérieures et durant un certain temps.

Sans discuter dès lors comment on fera céder la résistance de la défense (ce n'est jamais qu'une affaire de temps), relevons ce qui ressort de la dernière campagne :

La puissance extraordinaire du feu et sa liaison intime avec la configuration du terrain du combat.

* * *

Dans son étude sur les nouvelles formations et les nouvelles méthodes tactiques, le major Pistoï prend comme base l'ordre laissant la plus grande liberté d'action à tous les chefs. Il entend en outre donner au soldat une liberté relative appropriée aux besoins.

C'est là que beaucoup de vieux préjugés devront disparaître et l'auteur dit avec raison qu'il ne faudra pas s'étonner ou s'arrêter en chemin pour vaincre des difficultés jusqu'alors inconnues.

Il nous expose ensuite la marche offensive de la manière

suivante : A un certain moment les fractions les plus avancées d'une colonne, obligées par le feu ennemi à s'arrêter et à se jeter à terre, se déploient en chaînes de tirailleurs ou petits groupes plus ou moins rapprochés et plus ou moins denses selon les formes et les couverts du terrain. L'alignement est nul, chacun cherche le couvert pour employer le mieux son arme.

Le commandant des troupes décide pendant ce temps s'il accepte ou non le combat. Dans le second cas, il donne l'ordre de retraite et les troupes engagées se retirent aussi bien que possible et en s'appuyant réciproquement. Si au contraire le chef est décidé à attaquer, il donne l'ordre aux colonnes du gros d'avancer jusque sur le prolongement de la première ligne et les colonnes agissent comme les précédentes jusqu'à leur complet déploiement.

Et les réserves ? En apparence il n'en restera aucune. L'auteur dit « en apparence » parce qu'il n'est pas certain que toute la troupe doive se lancer en avant. Une partie restera à disposition, soit pour soutenir les forces engagées ou pour tenter une action ailleurs à la faveur d'un terrain plus favorable, soit pour renouveler une attaque ou pour recueillir les troupes battant en retraite.

Il est difficile de fixer la distance qui séparera les deux lignes de feu, car cette distance dépendra du terrain et principalement du concours de l'artillerie, comme nous le verrons par la suite. Cette période sera certainement la plus longue, mais finalement et grâce surtout à des causes d'ordre moral, un relâchement d'énergie se manifesterà sur certains points. C'est ce moment que les commandants comme les soldats du parti moralement le plus fort sur ces points, devront saisir au vol pour gagner du terrain.

Ces occasions propices se manifesteront à des instants divers et pour certaines subdivisions ; toutes ne pourront tenter la marche au même moment sans s'exposer à une défaite. Il n'est plus question de réglementer l'allure accélérée dans les derniers 200, 100 ou 50 mètres, car, de front, peu de secondes suffisent aux armes actuelles pour briser tout élan.

Pas d'ardeur immodérée ni d'impatience. La conquête d'un point de la ligne défensive n'entraînera plus la chute de toute la ligne, mais restera néanmoins un fait important. Plus tard les autres points seront pris un à un jusqu'au démembrement complet de la défense.

Dans le passé, il fallait, pour décider d'un combat, réserver la plus grande énergie pour l'assaut; de nos jours la victoire sera à celui qui conservera cette qualité du commencement à la fin tout en restant maître de soi-même et sachant combattre et patienter, sûr de la réussite finale.

* * *

L'auteur aborde la question de l'entrée en ligne de l'artillerie. Il prélude en citant les paroles du général Langlois : « Lorsque l'artillerie ne tire pas, la responsabilité en revient surtout à l'infanterie qui fait mal son devoir, de même que, lorsque l'infanterie ne peut pas progresser, c'est le plus souvent parce que l'artillerie ne travaille pas pour elle. »

Nous allons voir comment l'artillerie doit *toujours et constamment* appuyer l'infanterie et comment son emploi s'est modifié avec le temps et les armements.

A l'époque des guerres napoléoniennes, l'artillerie agissant de concert avec l'infanterie, ouvrait une véritable brèche dans les lignes adverses; l'infanterie se précipitait par cette brèche et menaçait les derrières de l'ennemi. Plus récemment l'artillerie eut pour première mission d'obtenir la supériorité du feu sur l'artillerie opposée (cette condition était indispensable pour permettre à l'infanterie d'avancer); elle devait soutenir ensuite les troupes de l'attaque en tirant sans relâche sur celles de la défense.

A peine le nouveau matériel fût-il introduit qu'il apparut comme assez difficile, peut-être impossible, de réduire au silence de prime abord l'artillerie ennemie. D'une part on ne saurait guère compter sur une quantité de projectiles suffisante pour entretenir pendant le temps voulu semblable canonnade. D'autre part celle-ci ne paraît pas même nécessaire du moment qu'une reprise du feu peut, en un délai très court, produire le même effet que celui qu'on cherchait par le duel des deux artilleries, et obliger l'adversaire à garder un silence momentané. Sans doute, cet adversaire ne sera pas encore battu; nous savons par l'histoire que les batteries ne se laissent pas si facilement réduire à l'inaction; mais qu'importe? si l'ennemi se tait, la tâche est remplie en *admettant toutefois que l'infanterie sache profiter rapidement de cette pause passagère* et que l'artillerie soit prête à reprendre le feu au moment où l'adversaire se disposera à faire de même.

L'artillerie anglaise en suivant la méthode classique des journées de Metz n'arrivait pas à découvrir l'adversaire. Croyant fermement que ses projectiles obligeraient l'ennemi à se montrer, elle épuisa plusieurs fois sa munition et son énergie dans des bombardements stériles sans profit pour l'infanterie. Celle-ci au moment d'avancer avait encore tout à faire.

L'artillerie n'a pas un moment spécial qui l'oblige pour ainsi dire à mettre son action offensive au service de l'infanterie. Elle doit *se tenir prête* à donner tout son concours dans n'importe quel moment et avec la plus grande intensité.

Dès que l'ennemi est signalé, l'infanterie, sans attendre que le canon tonne, continue à progresser aussi loin que possible. Elle doit être certaine que si un obstacle se présente, fusil ou canon, son artillerie *saura immédiatement le prendre sous un feu intense et de courte durée*.

L'infanterie devra s'habituer à cette action de l'artillerie et là encore le plus avisé sera celui qui, même au prix d'un effort très grand, saura se débarrasser des vieilles habitudes.

Cette action protectrice de l'artillerie ne change donc pas pendant les phases successives du combat; elle ne change qu'à l'acte décisif; et comme ces différentes phases auront un caractère d'intensité très divers, il convient de laisser à l'artillerie la plus grande liberté d'action. Chacun doit être persuadé qu'une concentration d'artillerie a perdu aujourd'hui sa raison d'être et qu'il en est de même pour ceux qui cherchent à proportionner la vitesse du feu aux effets qu'ils veulent obtenir.

Il ne faut pas attribuer à chaque moment du combat une tâche à l'artillerie, il faut simplement lui assigner une portion déterminée du champ de bataille. Inutile de lui rappeler sa mission qui sera toujours la même — soutenir l'infanterie — car les ordres inutiles, en guerre, sont peut-être plus nuisibles que les ordres erronés.

La zone de terrain attribuée à une artillerie doit être proportionnée à sa force offensive, c'est-à-dire que cette artillerie doit pouvoir la garder réellement. Cette proportion est en rapport intime avec l'effet que le nouveau matériel produit et avec l'idée nouvelle de l'intermittence du feu. Autrement, en

admettant le feu continu, la zone fixée deviendrait trop petite.

On pourrait objecter qu'avec cette tactique l'artillerie n'est plus entre les mains du commandant. Il ne faut pas s'arrêter à cette objection. De deux choses l'une, dit le major Pistoï, ou nous sommes sûrs d'avoir entre les mains un instrument dont les parties fonctionnent à l'unisson et il est alors évident qu'en mettant en mouvement l'organe le plus important — l'infanterie — tout marchera; ou nous n'avons pas cette certitude ce qui nous contraint à rechercher les défauts patiemment et à les faire disparaître.

Toutes les fractions de l'armée doivent être orientées et l'effort commun doit laisser à chacun sa faculté de mouvement. Ce qui concerne le fantassin est vrai aussi pour les unités inférieures de l'artillerie. Non pas que l'auteur désire le retour du *canon de bataillon*; loin de lui l'idée de fractionner les unités et de les faire mouvoir sans cesse sur le champ de bataille.

La tâche de l'artillerie est d'épier assidument les instants dans lesquels son entrée en action aidera l'infanterie. Elle doit être prête à agir dans ces instants-là, exclusivement, *avec la plus grande rapidité* et en utilisant tous les moyens dont elle dispose. L'infanterie, elle, poursuivra le but qui lui a été assigné sans rechercher le soutien d'une canonnade constamment nourrie. Elle doit être assurée que l'artillerie l'appuyera rapidement et puissamment au moment où les circonstances l'exigeront.

* * *

« L'artillerie est actuellement l'arme en retard; le fusil l'a distancée », a dit Sternberg; tel est le motif du nouveau chapitre où le major Pistoï examine comment l'artillerie pourra remplir sa tâche. Il faut d'abord s'entendre sur la façon de procéder.

Personne n'ignore à quelles nombreuses manifestations d'opinions l'apparition du règlement provisoire d'artillerie en France a donné lieu et il ne faut point s'étonner ni de l'approbation absolue des uns, ni de la désapprobation non moins résolue des autres. Seulement, au milieu de divergences aussi accentuées, la vision exacte des choses s'est obscurcie. Il en est résulté l'enfantement d'idées que les Français n'ont jamais eues.

La lutte des opinions fut surtout vive au sujet de la vitesse du feu et du tir contre des buts invisibles. Cette vitesse réduite en chiffres, ce tir adapté à une conduite spéciale du feu, on arriva à démontrer mathématiquement que le nouveau canon brûlerait une quantité fantastique de munition et que l'on obtiendrait le *bombardement des positions* occupées par l'ennemi.

Notons en passant un fait connu quoique ignoré, volontairement ou non, par quelques-uns, c'est que la vitesse du tir d'une pièce isolée diffère complètement de la même vitesse rapportée à une batterie avec des pièces d'un modèle identique.

L'exploration à coups de canon, soit la possibilité d'obliger l'ennemi à se découvrir sous l'action du shrapnel, est aujourd'hui difficile à admettre. Le shrapnel dont on espérait les plus grands résultats n'a pas encore justifié les espérances. Dans la guerre sud-africaine les Anglais ont brûlé un nombre incalculable de projectiles sans effet appréciable. Durant la soi-disant préparation de l'attaque, les Boërs restaient dans leurs abris et lorsque les colonnes anglaises apparaissaient à bonne distance, ils ouvraient leur tir.

« L'artillerie de campagne n'a d'action que sur les buts découverts ; pour que le défenseur soit obligé de se découvrir, il doit être menacé par l'infanterie. »

Un autre fait a accentué l'idée de ce bombardement ; c'est l'emploi de l'artillerie dans les terrains couverts. A force de répéter qu'il est possible de combattre dans n'importe quel terrain, mais en oubliant de dire qu'il fallait disposer des *moyens appropriés*, on a conclu tacitement que l'artillerie ne pouvait, en aucun cas, rester inactive. Il est vrai que l'on doit pouvoir combattre dans tous les terrains, mais il ne faut pas croire qu'on puisse engager des troupes considérables là où les conditions topographiques sont trop spéciales. L'impossible existe aussi en guerre, mais se présente rarement car le combat, instinctivement, se déplace et choisit les conditions voulues.

Il y aura des cas où l'infanterie devra combattre sans le secours de l'artillerie. Vouloir à tout prix ou à titre moral seulement, employer cette dernière arme amène un gaspillage de la munition ; en outre l'ennemi reconnaît prématurément nos forces et nos ressources.

Dès le commencement de l'action, l'artillerie doit être prête à tous les événements sans pour cela qu'il faille *l'engager immédiatement et de parti pris*. C'est assez dire le soin avec lequel l'artillerie devra rechercher les positions couvertes.

La plus grande préoccupation jusqu'à ce jour était d'ouvrir de suite le feu et de régler son tir. Aujourd'hui, au contraire, le canon doit dans cette première phase du combat chercher un abri et là attendre le moment opportun pour entrer en action. Ceci (souvenons-nous des Anglais) parce que le but bien déterminé manquera et parce qu'une mise en batterie brillante tombera sous le feu d'une batterie non aperçue.

L'observation du tir étant nécessaire, il faut se demander qui doit observer. Avec les canons lisses et les projectiles pleins c'était l'affaire du chef de pièce et peut-être de tous les canonniers. Avec le canon rayé et le projectile éclatant, cette observation retombait entière au capitaine. Aujourd'hui, il faut la ranger aussi parmi les attributions des commandants des unités supérieures. C'est une évolution logique des faits et des idées. Le canonnier a été transformé en un automate dans les batteries; les batteries dans le groupe subissent la même transformation. Les Français ont maintenant réalisé cette conséquence.

* * *

L'action se déroulera ensuite sans de grands changements. Il faudra, comme dit plus haut, que l'artillerie soit toujours prête à soutenir n'importe quelle action partielle sur la ligne de feu. Elle intervient au moment où son tir peut être efficace ou au moment où le défenseur, devant céder devant la menace de l'infanterie, se découvre pour agir. A cet instant les batteries, jusqu'alors invisibles, doivent être en action; celles qui devraient encore prendre position seraient sûrement anéanties par le feu adverse.

Il n'est toutefois ni possible, ni nécessaire d'employer toute l'artillerie de cette manière. Ce n'est pas possible parce qu'il faut toujours avoir une réserve disponible pour parer à une tentative de l'artillerie ennemie; ce n'est pas nécessaire parce que le tir rapide des canons modernes doit donner une intensité de feu très violente avec un nombre de pièces limité.

L'artillerie devra naturellement à un moment donné changer de position. Avant d'abandonner sa position, son devoir est d'en tirer toutes les ressources possibles.

C'est durant cette période de l'action dont l'importance est extrême, qu'il faut laisser à l'artillerie la faculté d'agir librement.

Le major Pistoï n'est guère partisan du fractionnement systématique de l'artillerie, fractionnement qui arriverait jusqu'à l'emploi de la pièce isolée. Le cadre de son sujet ne le pousse pas à traiter la question si discutée des boucliers, mais il remarque que pour l'Italie, l'étude la plus urgente est celle d'un matériel léger.

Il est difficile de déterminer comment l'accord intime de l'artillerie et de l'infanterie peut se maintenir jusqu'au dernier moment. Des difficultés techniques s'opposent à ce que l'artillerie continue son tir lorsque l'infanterie parvient à une courte distance des lignes ennemies. Cet appui est pourtant nécessaire à l'infanterie et l'on ne peut admettre que la tâche de l'artillerie ne soit plus que de battre le terrain en arrière de la ligne de défense. Elle ne saurait tirer sur des réserves hypothétiques ou empêcher les renforts d'accourir.

C'est donc, malgré la difficulté, sur le petit espace qui sépare les deux lignes combattantes que l'artillerie devra, et à plusieurs reprises, diriger son tir.

La conséquence immédiate des changements apportés dans l'action des batteries est la recherche des méthodes nouvelles pour la conduite du feu et d'un matériel nouveau apte à se plier aux exigences les plus variées. Ces méthodes doivent permettre de régler le tir aussi vite que possible, non sur le but, mais sur la zone de terrain où l'ennemi peut se mouvoir dès qu'il se voit pris sous le feu. C'est donc une fourchette ample et un tir très rapide avec des hausses échelonnées qui s'imposent naturellement.

Le matériel doit permettre cette action ultra rapide, car le but sera très peu de temps en vue et la rapidité même foudroyante entraînera, méthodiquement utilisée, une consommation moindre de munition.

Dans sa conclusion le major Pistoï expose qu'il a choisi le

type de combat qui présente le plus de difficultés. Cela ne signifie pas que ce cas soit unique et se répète constamment si bien que les systèmes employés jusqu'ici devraient être complètement écartés.

Le cas se présentera parfois où l'artillerie exécutera un tir réglé et prolongé; cette exception n'infirmes cependant pas la règle du tir très rapide et intermittent.

L'artillerie, comme l'infanterie, réglera sa marche et son tir d'après le terrain que les officiers devront utiliser au mieux.

La volonté et l'étude sont les deux qualités qui formeront l'homme de guerre.

Major PISTOL.

Résumé par le capitaine A. FONJALLAZ.

